

LA « VARIATION LANGAGIÈRE » – UNE NOTION À PRÉCISER

Wolfgang Raible

Université de Fribourg-en-Brisgau

Si les organisateurs ont jugé bon de faire participer le présent auteur à leur colloque, c'est en raison d'un article sur la variation langagière que celui-ci a publié, il y a quelques années, dans une revue mexicaine sous le titre de « El espacio y el juego de la variación en el lenguaje. Once tesis » (*cf.* Raible 2002 : 11-20).

1. Quelques faits de base

Je voudrais d'abord rappeler quelques faits de base. Le premier en est que la communication langagière se fait entre deux systèmes psychophysiques. Cela veut dire qu'il ne s'agit pas de deux machines et que, par conséquent, la communication n'a rien de mécanique : les deux systèmes disposent d'un haut degré de liberté. Les conséquences qui en découlent sont aussi simples que fondamentales :

- il doit d'abord exister des règles qui garantissent le fonctionnement d'un code langagier partagé par les partenaires ;

- en même temps, il doit exister une marge de sécurité qui tient compte du caractère toujours individuel, idiosyncrasique, imparfait, et de la divergence plus ou moins grande dont témoignent nos productions langagières. Dans ce contexte, on parle de la redondance du système.

Pour montrer les bienfaits d'un système à redondance, on n'a qu'à regarder un système qui n'en possède pas, par exemple celui des chiffres arabes : le moindre changement dans la nature ou l'ordre de ses éléments faussera le résultat. Comme, au contraire, le système langagier jouit d'une considérable marge de sécurité, on peut se permettre une prononciation peu soignée, une syntaxe incomplète, une sémantique approximative (les 'hedges' comme *truc* pour un objet quelconque), une phonétique dialectale, un accent étranger, etc. On peut même se permettre de chuchoter – ce qui coupe bien des fréquences audibles : autant dire que la variation et la variabilité sont les compagnons naturels du langage humain – et cela à tous les niveaux de réalisation : phonique, morphologique, micro-syntaxique, macro-syntaxique, sémantique.

On doit s'attendre, de surcroît, à des variations selon les paramètres bien connus depuis Leiv Flydal et Eugenio Coseriu (« architecture d'une langue ») : variation selon le lieu (dite « diatopique »), le temps et l'âge des sujets parlants (dite « diachronique »), selon le milieu social des sujets parlants (dite « diastratique »), le genre communicatif et la situation de communication (dite « diaphasique »), ainsi que selon le mode de communication choisi (oral, écrit)¹ – à combiner en partie avec

¹ *Cf.* Coseriu (1955). Les dimensions diatopique et diastratique sont du linguiste norvégien Leiv Flydal (cité par Coseriu). Coseriu a ajouté la dimension diaphasique.

les paramètres précédents : c'est qu'il y a une différence considérable entre la communication orale et la communication écrite. Les exigences établies sont beaucoup moins strictes pour l'oral, étant donné qu'il y a un *feed-back* par la présence du partenaire. Ce qui nous permet un degré de liberté encore plus élevé. Enfin, il y a variation selon le niveau de la hiérarchie langagière.

2. La menace d'une impasse communicative

Si l'on considère que la variation selon le niveau de la hiérarchie langagière peut être combinée avec la variation selon l'architecture (Coseriu, Flydal, etc.) et avec la variation selon le mode de transmission (écrit / oral), la conséquence qui en découle semble être très claire : dans toutes les langues, la variation règne en maître absolu. Qui dit langue, dit variation.

Un autre truisme du même ordre serait que les langues changent parce que nous les utilisons (Coseriu, Lüdtke 1980). Ce qui nous mène en même temps à un corollaire : les grammaires qu'on qualifie de normatives sont autant d'artefacts. Elles nous suggèrent un caractère figé, une invariabilité là où, en vérité, nous disposons d'une très grande marge de liberté.

Avec tout cela, il y a un facteur supplémentaire qui facilite la communication – malgré la marge de variation inévitable : nous communiquons pour transmettre et pour capter du sens ; tous nos efforts de compréhension n'ont que ce seul but, quelle que soit la qualité du message transmis. C'est pourquoi, à tous les niveaux, nous anticipons ce qui pourrait être et ce qui va être dit. Cela va si loin que, le cas échéant, l'auditeur peut terminer une phrase, un énoncé, de celui qui est en train de parler.

Au fond, il y a lieu de s'étonner du fait que nous sommes capables de capter si vite un message qui est transmis à une vitesse relativement grande (nombre d'unités d'information par seconde – ce qui vaut également pour les messages transmis par un langage par gestes). Ceci est possible parce que, grâce à nos attentes, nous savons déjà approximativement ce qui va être dit. Il s'agit, à un niveau supérieur, de ce qu'on a pris coutume de nommer, au niveau des simples unités sémantiques, le *priming*. Dans ce contexte, les genres communicatifs jouent un rôle très important :

Communicative genres are considered to be those communicative phenomena that have become socially rooted. [...] Their basic social function consists of alleviating the burden of subordinate (communicative) action problems. [...] [Due to the fixed patterns they constitute] genres are an orientation framework for the production and reception of communicative actions (Knoblauch & Luckmann 2004 : 303).

Jusqu'ici on a vu que la redondance communicative va de pair avec la variation langagière. Pour la variation, il faut encore faire une différence entre le côté grammatical, donc le code, et le côté sémantique, donc le contenu à transmettre. Au niveau du contenu, on pourrait penser que la polysémie quasiment obligatoire des signes langagiers poserait problème. C'est que les signes d'une langue quelconque ne sont pas des noms propres, mais des signes pour des classes de référents. Autrement, leur nombre devrait être sans limite, un constat connu depuis Aristote. Cependant, la polysémie ne pose pas vraiment problème : normalement, elle passe inaper-

que grâce à une monosémisation automatique, effet du *priming* occasionné par le contexte et nos attentes.

Un problème plus sérieux réside dans le fait que, pour un même contenu, il existe bien souvent plusieurs désignations. À titre d'exemple : je peux commencer un message en parlant d'un éléphant, le reprendre par *l'animal*, par *lui* ou *il*, puis par *le pachyderme*, *le mammifère*, *le colosse*, *le quadrupède*, *le rêve de l'ivoiriste*, *la fierté de l'Afrique*, ... – ce qui présuppose tant une connaissance de la hiérarchie lexicale qu'un savoir encyclopédique. Cette variation lexicale dans la reprise d'un même référent peut devenir un problème sérieux pour le décodage surtout en traduction automatique. Quand il y a plusieurs désignations pour le même concept, c'est souvent aussi la variation diatopique qui entre en jeu, par exemple dans les désignations dans le domaine de la nourriture (boulangerie, pâtisserie, nom de poissons, bref, tout ce qui saute aux yeux quand on feuillète un atlas linguistique quelconque). Ce genre de variation présuppose un *tertium* au niveau conceptuel (approche onomasiologique).

Un *tertium* de caractère différent est présupposé par le genre de variation qualifié de polymorphie : *je suis, tu es, il est, nous sommes, vous êtes, ils sont ; j'étais, tu étais, etc. ; je serai, tu seras, etc. ; je fus, tu fus, etc.* Ici, la polymorphie est un héritage du latin et le *tertium* à présupposer est grammatical : il s'agit là de la notion de « conjugaison » et de « paradigmes verbaux », donc un phénomène détecté surtout par le linguiste professionnel.

La variation dite « polymorphique » constitue une irrégularité ; elle est une entrave sérieuse au principe du jeu de construction que devrait permettre le code langagier. Or, très souvent, ce genre de variation est un effet de la fréquence des éléments en question. Dans les langues européennes, la polymorphie est dans la plupart des cas due à la loi du moindre effort : est réduit ou abrégé ce qui est utilisé souvent (*cf.* pour les langues germaniques Nübling 2000, Martinet 1964, Lüdtke 1980).

Pendant les trois dernières décennies, les linguistes ont beaucoup parlé de grammaticalisation. Dans notre contexte, il est évident que la variation peut être à la base de changements langagiers. Le romaniste connaît bien les changements intervenus pendant la transition du latin à l'ancien français. Là, le changement dans la prononciation des phonèmes a eu des conséquences très voyantes. Comme c'est le cas pour la transition de l'ancien français au français moderne, ce genre de changement prend des siècles entiers. Il n'est donc guère visible pour les contemporains. Si on cherche des cas de transition vraiment rapide, les langues créoles à base lexicale anglaise, française, portugaise ou arabe sont peut-être les meilleurs exemples. La nécessité absolue de communication mutuelle (ici : entre maîtres et esclaves) liée à l'absence d'institutions de formation est propice à ce qu'on appelle un processus de créolisation.

Normalement, ces processus appartiennent à la catégorie de ceux de moyenne ou de longue durée. Je voudrais illustrer cela en utilisant le cas de la formation d'une diathèse nouvelle : on sait que les diathèses verbales se définissent, dans les langues indo-européennes, par la projection de rôles sémantiques sur les rôles syntaxiques, spécialement sur le rôle syntaxique du sujet. Si nous avons affaire à un verbe trivalent (ce sont les verbes de dire et de don), à côté du rôle sémantique de l'agent et de celui qui subit l'action, un troisième actant entre en jeu, celui au pro-

fit ou au détriment duquel se fait l'action (en anglais, on l'appelle *experiencer*, donc l'expérient ou bien l'expérenceur).

Or, il y a des langues qui possèdent une diathèse de l'expérient – dont le français. L'énoncé « M. Untel s'est vu décerner le prix Goncourt » en est un exemple. Un mémoire de maîtrise, soutenu à l'Université de Fribourg-en-Brisgau à l'hiver 2003 / 2004 par un étudiant brésilien, a montré que ce processus de grammaticalisation commence au XIV^e siècle et ne peut être considéré comme pleinement établi qu'au XX^e siècle (cf. Meinberg Ferreira de Morais 2004).²

Les exemples trouvés par Meinberg à l'aide de la base de données balisée *Frantext* parlent en faveur, comme point de départ, d'une construction comme 'Marie voit Jean frapper Pierre', donc le schéma de l'AcI [*accusativus cum infinitivo*] latin utilisé pour les complétives après les verbes de perception et de communication (notamment *voir*, *entendre*, *affirmer*, *dire*, cf. Raible 1992). Voici quelques exemples où c'est encore l'objet direct qui est promu à la position du sujet :

Quant Berinus se vit ainsi saisir, si mua couleur et fremy et tressua d'angoisse et leur dist: « Beau seigneur, que ay je fourfait, qui si villainement me tenez » ? (1350)

Et ainssy qu'il se vist cheoir, il fist ung cry sy hault et sy ample que la reviere et les rouches en firent grant bruit. (1465)

Et quant Guy se vist ainssy estre detenez, a haulte voix commence a crier : « O Jhesus, vray Dieu, qui m'as fait et fourmé ! Ont vois je mal infortuné que je suis » ? (1465)

Vers la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle, on rencontre les premiers cas de promotion de l'objet indirect. Le verbe reçoit la forme d'un infinitif.

[...] et, jaçoit que [= bien que] devant ses yeulx se vist fendre le ventre et tirer ses boyaulx, touteffois quant le bourel lui demanda s'il vouloit boire, respondit : « Non, tu m'as osté où je le devoye mectre. » (1494)

Mais Ypolite indignée de se voir preferer son ennemie par un homme qui l'avoit autresfois eslevée au dessus de toutes les choses mortelles, [...] ne luy respondit autre chose sinon, ha traistre ! (1624)

Au fur et à mesure que le temps progresse, on observe trois phénomènes. Premièrement, la nuance de perception optique comportée par le verbe *voir* va en diminuant. Deuxièmement, il y a une transition, entre autres, vers des personnes juridiques, donc des sujets abstraits avec lesquels on n'associe pas forcément une capacité de voir. Enfin, dans certains cas, la perception directe est même exclue par le fait que le sujet, dans ce cas-là humain, est aveugle.

² *Die Konstruktion 'se voir' + Infinitiv als Instrument zur Passivbildung im Französischen*. Mémoire de maîtrise, Fribourg-en-Brisgau. Entre-temps l'auteur a décroché une maîtrise encore plus prestigieuse à la Harvard Kennedy School (*Master of Public Administration and International Development*).

Deux exemples récents :

Une personne aveugle qui utilisait un chien d'aveugle, s'est vu refuser [agent exprimé :] par Air France le droit de garder son chien en cabine lors d'un voyage à Strasbourg en octobre 2002. Après de longues discussions, elle y a été autorisée. (Rapport sur la situation des droits fondamentaux dans l'Union européenne, 2002)

L'aveugle, hésitant à traverser la rue, s'est vu soudain prendre par la main. (Exemple tiré de Claude Hagège, *The Language Builder*)

Le verbe *voir*, employé à l'origine clairement dans son sens de perception optique, est devenu un outil grammatical qui, dans cette fonction, a perdu son sens de verbe lexical. L'usage de cette diathèse est cependant hautement scriptural et se trouve en général dans des textes administratifs et juridiques, ou dans des textes de journaux qui reflètent les décisions administratives. En témoignent aussi les verbes avec lesquels *se voir* est employé : *attribuer, confier, refuser, imposer, offrir, interdire, retirer, reprocher, enlever, décerner*, etc.

3. Sortir de l'impasse ? Une issue se profile

On a pu faire, dans ce qui précède, une série de constats. Dans toutes les langues, plus précisément, dans toutes les situations de communication langagière, la variation règne en maître absolu. La variation, renforcée par des phénomènes de fréquence, peut créer des irrégularités, par exemple dans les paradigmes grammaticaux. Ces phénomènes de variation peuvent même être à la base de changements dans le système langagier – changements cependant qui appartiennent normalement aux processus de moyenne ou de longue durée (dans le sens que Fernand Braudel a donné à ces termes – *cf.* Braudel 1958).

De tout cela on pourrait conclure que la variation, surtout sous ses formes diatopique, diastratique et diaphasique, peut engendrer un chaos communicatif avec des conséquences néfastes, rendant en fin de compte la communication impossible. Si ceci n'est pas le cas, c'est grâce à un phénomène déjà évoqué deux fois en parlant des paradigmes verbaux et des désignations que peut avoir un même concept – phénomènes liés avec la notion d'« invariant ». C'est que, généralement parlant, toute variation présuppose – avec une nécessité absolue – un invariant, le *tertium comparationis* devant lequel quelque chose peut être perçu comme variable.

Au niveau des moyens sémantiques, l'invariant est le concept auquel correspond une série d'expressions langagières différentes.

Au niveau de la polymorphie, l'invariant ou *tertium* était un invariant grammatical (système verbal avec ses possibilités de conjugaisons, etc.).

Au niveau du changement phonologique, l'invariant est un système d'oppositions tel qu'il a été concrétisé à un niveau universel par Roman Jakobson et Morris Halle (1971 : 464-504).³

³ Il faut compléter cette contribution par « The revised version of the list of inherent features », publiée par les mêmes auteurs dans le même volume (pp. 738-742). – Les langues particulières n'utilisent jamais plus qu'une partie des oppositions possibles.

Au niveau de la grammaticalisation d'une diathèse, l'invariant est une espèce de programme cognitif qui permet la projection de rôles pragmatico-sémantiques sur les rôles actantiels syntaxiques émis par un verbe (ici trivalent).

Bref, les invariants sont les programmes cognitifs, les concepts, les fonctions ou les tâches (et leur support catégorique) à réaliser par les variables que sont les éléments d'une langue historique. S'il s'agit de tâches à remplir par un grand nombre ou même par toutes les langues, un tel invariant peut être utilisé pour une classification par exemple d'ordre typologique (comment lier des phrases les unes avec les autres ? (*cf.* Raible 2001) ; comment former des groupes nominaux ? ; etc.⁴).

4. Un résumé consolateur qui mène d'une impasse à un champ libre

Or, nous savons que, à première vue, la variation semble régner, dans la communication langagière, en maître absolu. Elle est tributaire du haut degré de liberté dont jouissent les systèmes psychophysiques humains. Cependant les dégâts que peut provoquer cette variation incontournable sont limités par son compagnon, le filet de secours communicatif indispensable qu'est la redondance.

Ce filet de secours prend des formes différentes. Il y en a qui jouent sur le plan du contenu à transmettre. En effet, nous communiquons pour transmettre et pour capter du sens ; nous répétons que tous nos efforts de compréhension n'ont que ce seul but, quelle que soit la qualité du message transmis. Un autre facteur primordial est lié au précédent : nous savons en principe ce qui nous attend, et ce, grâce à des genres communicatifs connus des partenaires. Nous connaissons la forme d'un bulletin météorologique et nous savons, entre autres, que les formes du présent de l'indicatif utilisées là n'ont aucune valeur de vérité. Nous savons comment fonctionnent une excuse, le récit d'un voyage ou d'une aventure amoureuse, etc.

Côté forme, la redondance du message langagier facilite énormément la compréhension : elle laisse entrevoir l'invariant (par exemple un moule syntaxique complet) bien que l'énoncé ne soit pas entièrement réalisé.

Le grand secret de la communication réussie malgré l'état imparfait du message langagier consiste donc dans le fait que toute variable présuppose un invariant – tel le sens qu'on anticipe, telle la fonction ou la tâche à réaliser par les variables que sont les éléments d'une langue historique et la chaîne parlée produite à partir de cette base.

Le programme de la conférence stipulait qu'on élabore une réflexion autour de trois notions-clés : « divergence », « convergence » et « question de la norme ». La réponse de la présente contribution est que ce sont les invariants qui assurent la convergence, que la variation est plutôt à l'origine de la divergence et de la possibilité de changement. Le rôle de la norme est celui d'un moule, d'une forme idéale – hautement artificielle, bien sûr – à respecter, bref la norme nous fournit des invariants qui sont en général d'un ordre formel.

⁴ Voir, pour concrétiser ce point pour les langues créoles à base lexicale française, Raible (2003 : 143-161).

Comme souvent, ce jeu entre divergence et convergence peut être exprimé par une des belles images créées par Héraclite d'Éphèse :

Ils ne comprennent pas comment ce qui lutte avec soi-même peut s'accorder.
L'harmonie du monde est par tensions opposées, comme pour la lyre et pour l'arc.
(Fragm. 22B 51 Diels)⁵

Bibliographie

- BRAUDEL, F. (1958). « La longue durée », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* n°13 (4), pp. 725-753.
- COSERIU, E. (1955). « La geografía lingüística », in *Revista de la Facultad de Humanidades y Ciencias* n°14, Montevideo, Universidad de la República, Facultad de Humanidades y Ciencias, pp. 29-69.
- JAKOBSON, R. & HALLE, M. (1971). « Phonology and Phonetics », in Jakobson, R. (éd.), *Selected Writings*, vol. I, Phonological Studies. Second, expanded edition, The Hague, Mouton, pp. 464-504.
- KNOBLAUCH, H. & LUCKMANN, T. (2004). « Genre Analysis », in Flick, U. *et alii* (éds), *A Companion to Qualitative Research*. London, SAGE, pp. 303-307.
- LÜDTKE, H. (1980). *Kommunikationstheoretische Grundlagen des Sprachwandels*. Grundlagen der Kommunikation. Berlin, Walter de Gruyter.
- MARTINET, A. (1964). *Économie des changements phonétiques ; traité de phonologie diachronique*. Bern, Francke.
- MEINBERG FERREIRA DE MORAIS, F. (2004). *Die Konstruktion 'se voir' + Infinitiv als Instrument zur Passivbildung im Französischen*. Mémoire de maîtrise, Fribourg-en-Brisgau.
- NÜBLING, D. (2000). *Prinzipien der Irregularisierung : Eine kontrastive Analyse von zehn Verben in zehn germanischen Sprachen*. Linguistische Arbeiten 415, Tübingen, Niemeyer.
- RAIBLE, W. (1992). « The pitfalls of subordination : Subject and object clauses between Latin and Romance », in Brogyanyi, B. & Lipp, R. (éds), *Historical Philology : Greek, Latin, and Romance. Papers in honor of Oswald Szemerényi*, vol. II. Amsterdam & Philadelphia, Benjamins (Current Issues in Linguistic Theory n° 87), pp. 299-337.
< <http://latina.phil2.uni-freiburg.de/raible/Publicationen/Files/Pitfalls.pdf> >
- RAIBLE, W. (2001). « Linking clauses », in Haspelmath, M. & König, E. & Oesterreicher, W. & Raible, W. (éds), *Language Typology and Language Universals. An International Handbook*. Handbücher zur Sprach- und Kommuni-

⁵ Pour ceux qui apprécient l'original avec son texte en dialecte ionien: οὐ ξυνιάσιν ὁκῶς διαφερόμενον ἑατῶ ὁμολογέει : παλίντροπος ἁρμονίη ὁκῶσπερ τόξου καὶ λύρης
[Ou xyniâsin hókôs diapherómenon eautô homologéei : palíntropos harmoníē hókôsper tóxou kai lýrês].

kationswissenschaft, vol 20.1., Berlin & New York, de Gruyter, pp. 590-617 (article 45). < http://latina.phil2.uni-freiburg.de/raible/Publikationen/Files/045_Raible.pdf >

RAIBLE, W. (2002). « El espacio y el juego de la variación en el lenguaje. Once tesis », in *Función* n°25 / 26, (= 2004), pp. 11-20. < http://latina.phil2.uni-freiburg.de/raible/Publikationen/Files/Variacion_Guadalajara.pdf >

RAIBLE, W. (2003). « Bioprogramme et grammaticalisation », in Kriegel, S. (éd.), *Grammaticalisation et réanalyse. Approches de la variation créole et française*. Paris, CNRS Éditions, pp. 143-161. < <http://latina.phil2.uni-freiburg.de/raible/Publikationen/Files/Bioprogramme.pdf> >